

Hormis ces biais méthodologiques, l'ouvrage montre clairement comment l'identité plurielle des messages médiatiques peut avoir des conséquences directes sur les pratiques des journalistes eux-mêmes et sur « l'émergence de nouvelles stratégies éditoriales de la part des responsables des entreprises de presse » (p. 154). Cependant, les attentes contradictoires des publics (et l'ouvrage montre bien à quel point leurs perceptions peuvent parfois être floues) sont aussi un élément sur lequel ne peuvent donc que difficilement s'appuyer les entreprises de presse, actuellement en redéfinition. Par ailleurs, les publics sont toujours enclins à se référer à une norme journalistique idéale, alors que l'on peut se demander si celle-ci a véritablement existé ailleurs que dans les manuels de la profession. C'est notamment un manque de l'ouvrage que de ne pas replacer la contestation des médias par les citoyens dans une perspective historique. Dans les premiers chapitres de *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques* (Paris, Métailié, 2000), Cyril Lemieux avait montré que, dès l'instant où les sociétés occidentales se sont dotées d'une instance de commentaire du pouvoir (le journalisme), celle-ci fut immédiatement critiquée et raillée. Le phénomène n'a fait que s'amplifier au cours du XX^e siècle. Cette absence de contextualisation historique nous conduit à émettre une réserve sur l'une des conclusions de l'ouvrage relative au sentiment d'une dégradation progressive des pratiques journalistiques, dans la mesure où les auteurs ne présentent pas véritablement d'éléments comparatifs permettant de tirer des conclusions significatives.

Cependant, *L'Héritage fragile du journalisme d'information. Des citoyens en perplexité et désenchantement* est pertinent pour qui s'intéresse à l'évolution actuelle du journalisme, des produits médiatiques et à la synergie entre production et réception qui doit être le prisme d'analyse du journalisme aujourd'hui. En cela, les deux livraisons du FNCP offrent un cas exemplaire de recherche appliquée : le premier mettant en évidence des changements significatifs et le second testant les perceptions de ceux qui sont directement concernés par les médias d'information : les citoyens.

Auréli Aubert

CIM, université Paris 3
aurel.aubert@wanadoo.fr

Laurence CORROY, *La presse des lycéens et des étudiants au XIX^e siècle.*

Paris, Institut national de recherche pédagogique, coll. Éducation, histoire, mémoire, 2004, 280 p.

La presse des lycéens et des étudiants au XIX^e siècle est le fruit d'une recherche conduite par Laurence Corroy, et dont le sujet a fait l'objet d'une thèse de doctorat soutenue en 2003 à l'université Paris 3 : *Prise de parole des lycéens et des étudiants au XIX^e siècle : émergence d'une presse spécifique*. Docteure en sciences de l'information et de la communication et spécialiste des rapports entre médias et éducation, Laurence Corroy analyse l'histoire d'une presse particulière – souvent éphémère – contestée par le monde des adultes. Pendant un siècle, évolution de celle-ci est le reflet d'une quête identitaire de la jeunesse. Aussi l'auteure mène-t-elle une réflexion approfondie sur son contenu, dévoilant ce qu'il transmet de la vie des étudiants et des lycéens, de leurs aspirations et représentations d'eux-mêmes, de leurs idéaux sentimentaux et sociaux, de leurs frustrations, contribuant d'abord à forger une représentation stéréotypée de la « classe étudiante ». L'historique de Laurence Corroy remonte au-delà du XIX^e siècle. Ainsi prend-elle en compte les colléges jésuites du XVII^e siècle et le Saint-Cyr de Madame de Maintenon. Elle rappelle même les idées présentes dans *L'Émile* de Jean-Jacques Rousseau. Une profondeur historique qui permet de mieux apprécier les innovations du XIX^e siècle jusqu'au Second Empire.

En effet, la presse étudiante et lycéenne existe depuis les années 1820 : les collégiens et les étudiants créent leurs propres journaux – plus ou moins cachés, écrits à la marge, menacés de représailles académiques ou gouvernementales – pour exprimer leurs opinions et convictions. Ils essaient d'exister au sein de l'espace public, de débattre, d'interpeller les adultes. Ces journaux constituent une source remarquable pour appréhender la vie et les opinions de ce groupe social : « La parole médiatique, en dépit des difficultés, permet aux jeunes gens lettrés de revendiquer leur existence en tant que groupe social déterminé. Le corpus des journaux étudiants et lycéens ne cesse de s'affirmer, de se développer et de se distinguer au cours du XIX^e siècle » (p. 251). Ainsi plusieurs facteurs (l'âge, le mode de vie, le contexte historique, etc.) sont-ils autant d'indices à prendre en considération pour comprendre les motivations de ces adolescents intrépides qui se lancent dans une aventure de presse.

L'ouvrage se découpe en trois parties : dans la première partie « Évolution de la scolarité au XIX^e siècle. Les stratégies à l'œuvre » (pp. 11-55), Laurence Corroy examine l'évolution du cadre scolaire dans lequel s'inscrit cette presse. Elle découle de l'opposition plus ou moins marquée entre deux visions. La

première héritée de l'Ancien régime, concède à la figure paternelle l'éducation de sa progéniture en s'aidant de l'appui de l'Église. La seconde émanant de la Révolution et de l'Empire, place l'État directement responsable de cette éducation. La deuxième partie « Émergence et développement de la presse étudiante : une quête identitaire » (pp. 69-165) fait le point sur la place des jeunes et de la jeunesse dans la société et ses représentations, sur les tensions entre l'Église et l'État, puis sur la quête identitaire de la jeunesse. Une analyse qui permet à l'auteur de mettre en lumière les conditions d'émergence de cette presse spécifique. Car, indéniablement, la presse du XIX^e siècle est soumise aux alternances entre libéralisme et répression. Plus précisément, la presse étudiante n'échappe pas à la succession des périodes d'ouverture et de fermeture. Deux périodes fastes marquent ces publications : la monarchie de Juillet qui voit naître ce que l'on peut appeler le premier journal, *Les Cancans du Quartier latin* (1837) ; et la troisième République qui, du fait de la loi de 1881 sur la presse, favorise la création d'un nombre considérable de titres. Entre ces deux moments, une période mitigée, celle du Second Empire, marquée par une « petite presse », basée au Quartier latin, un lieu dynamique et précaire où les étudiants circulaient. Enfin, après 1860, une presse socialiste voit le jour dont, à titre d'exemple, on peut citer : *La Commune*, *Le Mouvement*, *La Jeune France*, *Le Travail*...

La troisième partie de l'ouvrage « L'ambition d'un contre-pouvoir » (pp. 169-246), met l'accent sur l'ambition des jeunes journalistes à exercer un contre-pouvoir. En dépit des difficultés rencontrées, de la censure omniprésente, la presse étudiante et lycéenne ne cesse de se développer et de se diversifier. En fait, il faut attendre la Troisième République pour voir naître une vraie presse étudiante : ce n'est qu'avec la création, dans les deux dernières décennies du siècle, d'associations et de sections étudiantes au sein des partis politiques, qu'apparaissent des journaux écrits par et pour des étudiants, publiés par ailleurs par des organisations estudiantines (journaux associatifs, journaux à vocation scientifique, journaux religieux, etc.). Cette presse rend compte de la diversité des jeunes journalistes (malgré l'absence de représentation féminine au sein de la presse étudiante au XIX^e siècle), mais elle met aussi en évidence des préoccupations communes et des centres d'intérêt partagés.

Par ailleurs, l'ouvrage de Laurence Corroy expose, à travers différents exemples et illustrations, les réalités sociales de cette époque : misère, pauvreté,

travail excessif des enfants, prostitution des jeunes femmes du milieu ouvrier par exemple. Compte tenu du cadre de la population étudiante et lycéenne du XIX^e siècle, l'auteur montre également les évolutions contextuelles de la presse qui est la leur en se fondant sur un minutieux travail de recherches documentaires. L'ouvrage s'appuyant sur de multiples sources – livres, revues, correspondances, mémoires, cahiers intimes, journaux étudiants et lycéens – il se révèle utile pour tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au sujet.

Pour montrer les spécificités de cette presse, l'auteur brosse une typologie, distinguant une presse émanant de l'initiative des adultes à l'intention de la jeunesse (presse éducative et journaux scolaires) de celle initiée par des jeunes. Cette dernière se distingue par « la volonté libre de ses rédacteurs de se constituer en groupe de travail et de fonder un journal, sans surveillance et censure provenant d'un directeur de publication adulte [...], étant rédigé par des jeunes gens qui se déterminent eux-mêmes comme des étudiants et des lycéens » (p. 84). Certes, cette distinction est intéressante, mais on aurait apprécié que soit affinée la typologie de ces journaux qui ont pour point commun le rapport au monde étudiant ou scolaire. Ainsi peut-on évoquer les journaux destinés aux étudiants sans que pour autant ils aient été rédigés par eux, les journaux d'étudiants non prioritairement destinés à ceux-ci, la presse des organisations politiques et des associations ou se retrouvent des étudiants, etc.

Par ailleurs, Laurence Corroy a consacré un chapitre à l'absence des femmes dans la presse étudiante ou lycéenne : « La presse féminine étudiante ou collégienne au XIX^e siècle n'existe pas [...] prendre acte de cette absence ne règle pas la question féminine : les journaux étudiants, exclusivement l'œuvre de jeunes hommes, sont porteurs de valeurs et de stéréotypes qui concernent les femmes et alertent sur l'imaginaire que la jeunesse masculine nantie est susceptible d'avoir en tête à leur propos » (pp. 215-216). La présence des femmes, tant dans les choix iconographiques que textuels, est à souligner : « Dès les premiers journaux référencés, jusqu'aux derniers numéros du siècle, les jeunes filles qui cohabitent avec les étudiants sont l'objet d'études, d'observation, de haine, de passion et d'amour » (p. 252).

L'ouvrage de Laurence Corroy a donc le mérite d'aborder un sujet actuel en lui restituant une profondeur historique. Il questionne la place de

la jeunesse dans la société actuelle où certaines préoccupations ne sont pas si différentes de celles du XIX^e siècle : inquiétude face à un avenir incertain dans un contexte économique de chômage de masse, manifestations relatives au projet de loi sur l'enseignement, etc. En fait, la presse des jeunes n'est pas une invention récente, même si aujourd'hui, elle prend plus de place encore dans la « culture des jeunes », et ce grâce aux évolutions technologiques offrant à celle-ci un espace d'expression et d'échange sans précédent. Les publications des jeunes, jugées parfois comme non professionnelles, voire extravagantes, restent toujours passionnantes à observer :

Naila Amrous

CREM, université Paul Verlaine-Metz

ESI, Rabat

amrousnaila@yahoo.fr

Pascal DAUVIN, Jean-Baptiste LEGAVRE, dirs, *Les publics des journalistes*.

Paris, Éd. La Dispute, coll. Pratiques politiques, 2008, 252 p.

À l'origine de cet ouvrage collectif, un colloque organisé en 2002 à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines et la décision, en 2005, d'en faire une publication centrée sur la presse écrite. Pour la mener à bien, Pascal Dauvin et Jean-Baptiste Legavre se sont entourés de sociologues et de spécialistes de la communication, du journalisme, ou encore de la science politique. Leur intention est d'examiner les positionnements des journalistes vis-à-vis de leurs publics et d'aller au-delà de la terminologie opposant communauté de citoyens et communauté de consommateurs. L'ouvrage repose sur une structuration à trois orientations qui renvoient chacune aux identités que peuvent revêtir les lecteurs : des publics incarnés, c'est-à-dire les sources et les pairs ; des publics imaginés, signifiant la rareté des contacts directs entre journalistes et lecteurs ; des publics mobilisés, les lecteurs ou l'image qui en est dressée servant les stratégies des rédacteurs, ou de leur rédaction. Cette structure s'avère à la fois singulière et efficace, déroutante parfois, notamment du fait du parti pris de ne pas intégrer de lecteurs « ordinaires », mais les « traces » ou « images » de ces derniers (p. 11).

Pour autant, l'originalité de l'ensemble réside dans les rubriques rédactionnelles sur lesquelles s'appuient les articles retenus. En s'intéressant aux rubricards justice et à leurs liens avec les communicants, Carole Thomas souligne l'interdépendance des deux

professions, qui aboutit à une coproduction faite d'alliances comme de conflits. Ce faisant, elle pose la problématique liée aux sources qui sont de deux sortes : d'une part, les communicants « offensifs », manipulateurs et « vendeurs de soupe » ; d'autre part, les « défensifs », qui de sources deviennent des ressources, notamment techniques pour comprendre le langage juridique difficile, et qui accèdent alors au statut de « bons communicants » (pp. 22-28). Outre la liberté de ton des extraits d'entretiens, on note que la démonstration est celle d'un lien journaliste-source sous-tendu par une méfiance et un besoin réciproques. Or, on retrouve cette réciprocité dans l'article de Pascal Dauvin. Dans la continuité de ses recherches sur le public humanitaire, le politiste analyse la coopération autant que la méfiance qui caractérisent la relation entre journalistes et expatriés. Ces derniers, réticents à voir leur démarche simplifiée par les récits médiatiques, n'en sont pas moins conscients du besoin de sensibiliser le public ultime que sont les donateurs. Ils composent donc avec « le machiavélisme volontiers prêté aux journalistes » (p. 59), à la fois mythe et réalité vécue quand un papier sort avec fautes ou tonalité inattendue. L'ambivalence conduit même les acteurs des ONG à être utiles aux journalistes, y compris sur le plan logistique. Les appréciations n'en sont alors que plus intéressantes, dans la mesure où l'auteur précise la prudence avec laquelle il convient de situer ses entretiens : « Ces informations, toutefois, font pleinement sens si l'on garde à l'esprit que la parole est structurante. [...] la définition du "bon" ou du "mauvais" journaliste est un moyen pour les expatriés de réévaluer leur attitude dans l'échange. » (p. 48).

Poursuivant la notion des publics spécifiques que sont les sources, mais cette fois dans le domaine non habituel des journalistes spécialistes de l'information européenne à Bruxelles, Gilles Bastin insiste sur la co-fabrication des dépêches. Reprenant à son compte les remarques de ses interviewés, le sociologue établit que le communicant, qui peut vouloir dissimuler son identité lors de la diffusion, est avant tout un « plqueur de mots » (p. 74). Cette analyse offre l'avantage de révéler les « quotes », ou citations sourcées, comme enjeux des processus d'interactions. Mais, à ce stade, on ne perçoit pas directement ce qui lie une telle analyse aux études en réception, sinon l'aspect suivant : avec des quotes, le journaliste ne constitue qu'un médiateur entre la source d'information et les publics au sens large. Nicolas Hubé analyse, lui, le jeu des journalistes face à leurs pairs. Soulignant la centralisation des rédactions depuis les années 90, concomitante à la transformation du travail par